

Pierre de Cointet, Studium de Notre-Dame de Vie, F 84210 VENASQUE,
 pierre.decointet@wanadoo.fr

POURQUOI CHERCHER UN SENS ?

dans *La Métaphysique, histoire, critique, enjeux*, Actes du XXVII^e Congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française (Université Laval - Québec, août 1998), p. 782-788.

Parmi les innombrables aphorismes d' André Malraux, on trouve ce mot, que rapporte Claude Bruaire : *La métaphysique, c'est : qu'est-ce qu'on fait sur terre ?*¹ Animal métaphysique, l' homme ne peut, semble-t-il, éviter la question du sens de sa vie et des choses. Et pourtant : cette quête n' est-elle pas une passion inutile et vaine ? En cette fin de millénaire la raison se voit à la limite de l' abîme. Après les rêves de gloire de la modernité, l'homme est abandonné à son errance dans le labyrinthe de l' existence individuelle et collective. Comme le sophiste athénien, il ne trouve hors de lui aucune vérité stable. *Dédale est mort*, qui aurait pu lui indiquer une voie de sortie². Dans ce monde désenchanté, pourquoi s' obstiner à chercher *un sens*, ou même *du sens* ?

En effet, déçu par les errements de sa propre raison, sceptique à l' égard de ce qui dépasse les phénomènes, l' homme postmoderne pense et vit comme s' il n' y avait rien de subsistant. Vaut-il la peine de s' occuper des dieux et de la métaphysique, alors que ces questions sont obscures et la vie si brève ? *Dans l'état actuel d'une vie sociale si encombrée et si trépidante*, notait Maurice Blondel en 1937, *reste-t-il du temps et de la curiosité pour scruter sérieusement les brumes de l'horizon ?*³ N' est-il pas raisonnable de choisir *l'évanescence devant le fictif problème de la vie, du penser et de l'agir*⁴ ? Le commencement de la sagesse, n' est-ce pas de fuir les questions métaphysiques de la personne humaine, de la

destinée et de la transcendance ? N'est-ce pas de laisser de côté ces questions sérieuses pour vivre dans l'éphémère, glisser sur l'insoutenable légèreté de l'être et *se distraire à en mourir*⁵ ?

Mais alors, n'est-ce pas la fin de la rationalité ? Prenant acte de cette situation historique, Gianni Vattimo invite la philosophie à mettre en œuvre un *pensiero debole*. En achevant la dissolution de la métaphysique amorcée par Nietzsche et Heidegger, il nous faut *faire l'expérience de la réalité en clé de fable* et chercher la *déréalisation du monde*, par *l'amaigrissement du sujet* et l'insignifiance de toute idée de sens et de fondement absolu⁶.

Notons que, de soi, cette mise à l'écart de la question métaphysique ne conduit pas forcément à un nihilisme cynique et libertaire⁷. Dans un monde en mutations perpétuelles, ce *penser faible* pourrait bien favoriser la tolérance et le respect de l'autre. Circonscrire toute adhésion à une doctrine – quelle qu'elle soit – dans la sphère du privé, n'est-ce pas le moyen de prévenir tout dogmatisme collectif, toute idéologie pouvant servir de justification théorique à une domination des forts sur les faibles⁸ ?

Puisque seule la mobilité des interprétations permet le recul critique et la communication, la tâche de la philosophie, dans cette perspective, est donc exclusivement herméneutique. L'ontologie ne peut être ici que *légère* : l'être ne se donne que *dans l'appauvrissement*, dans *l'apparent-marginal*, et non dans les illusions de la métaphysique *péremptoire* du fondement. Comme l'écrit Richard Rorty, *Encourager, aujourd'hui, la légèreté en ce qui concerne les problèmes philosophiques traditionnels, c'est poursuivre la même entreprise qu'hier, lorsqu'on encourageait la légèreté à l'égard des problèmes théologiques traditionnels. (...) la propension à considérer toutes choses en esthète – à « jouer » au sens de Schiller, et à se débarrasser de ce que Nietzsche appelait l'« esprit de sérieux » – a été un facteur important de progrès moral*⁹. Ainsi, loin d'être une pensée de décadence, cette perspective nihiliste apparaît comme une pensée de progrès.

Mais ne présume-t-on pas ici ce qui est en question ? La recherche – légitime – d'un consensus social pour orienter l'agir peut-elle avoir pour base le refus *a priori* de l'approche métaphysique de la question du sens ? N'est-ce pas mutiler les réalités humaines que de les considérer du point de vue de l'utilitarisme, sans tenir compte des aspirations supérieures de l'homme concret ? Une séparation entre la responsabilité sociale et la conviction privée ne procède-t-elle pas de cet esprit d'abstraction qui, comme le soulignait déjà Benjamin Constant, conduit tôt ou tard à immoler les êtres réels à l'être abstrait¹⁰ ? On peut *vouloir* renoncer aux problèmes de la destinée personnelle et de la vérité ; on peut *affirmer* la dissolution de toute métaphysique du fondement (au profit d'une herméneutique des relations de communication) ; mais, *concrètement, le fait-on* ? C'est la question que pose Maurice Blondel. Le philosophe d'Aix nous invite à partir de notre expérience la plus concrète, pour nous demander simplement : pouvons-nous, en fait, penser et vouloir qu'il n'y ait pas de sens à chercher ? pouvons-nous agir « pour rien », comme s'il n'y avait aucune fin métaphysique à poursuivre ?

Oui ou non la vie a-t-elle un sens et l'homme a-t-il une destinée ? Ainsi s'ouvre *L'Action*, dont le premier sous-titre était : *Essai d'une métaphysique commune de la nature, de la science et de la morale religieuse*¹¹. Il ne s'agit donc pas de quelques vagues considérations existentielles ou morales, mais d'une entreprise radicalement métaphysique et critique : pour que la raison se mette en quête de sens, tout doit être mis en cause, y compris le fait même qu'il y ait une question.

Blondel examine ainsi l'état d'esprit de celui qui refuse délibérément la question du sens afin d'être libre pour tout expérimenter jusqu'au vide, sans s'arrêter à quoi que ce soit (car rien n'en vaut la peine), et pour finalement conclure au néant de tout : « *Il n'y a point même de question, et le seul tort est de chercher un sens à ce qui n'en a pas !* » *Si la pensée, si la vie n'est rien, il doit suffire de penser et d'agir pour que l'illusion apparaisse; elle apparaît, semble-t-il, par le complet usage de la pensée et de la vie*¹². Il s'agit ici de réfléchir à ce que

Blondel appelle *l'annihilation même de toute vérité objective, de toute réalité subjective*¹³, par un *essayisme nihiliste en action* conduisant à la *destruction ontologique*¹⁴.

Mais peut-on réellement vivre en ne s'attachant à rien ? Est-il concrètement possible de *vérifier l'inanité de tout*, en se laissant simplement engloutir par exemple dans l'activité technique, ou dans les méandres de l'action politique ou dans la recherche de l'épanouissement individuel¹⁵ ? Mais l'homme, souligne Blondel, ne peut vivre simplement, sans réflexion, sans retour sur lui-même : en agissant « pour rien », inévitablement, plus ou moins distinctement (mais réellement), le sujet sait qu'il ne veut rien, et il le veut : *Savoir qu'on ne veut rien, c'est ne rien vouloir. Et « je ne veux pas vouloir », nolo velle, se traduit immédiatement dans le langage de la réflexion en ces deux mots : « je veux ne pas vouloir », volo nolle*¹⁶. Ainsi, le refus de l'affirmation métaphysique au nom de l'universelle légèreté des choses, repose sur un choix. Et ce choix ne s'impose pas : il ne peut en effet se réclamer d'une connaissance rigoureuse de tout. En effet, celui qui prétend profiter simplement de tout ce qui s'offre à lui pour ne rien exclure du champ de son expérience vécue, exclut par le fait même la possibilité de l'existence d'une vérité absolue qui viendrait limiter son vécu. Mais il le fait en postulant que son expérimentation puisse être universelle, alors qu'une telle expérience intégrale est en fait invérifiable et finalement impossible : *Jouer et jouir, comme si l'on savait, comme si l'on éprouvait la vanité de tout tandis qu'on ne l'a pas éprouvée et qu'on ne le sait pas parce qu'il est impossible de l'éprouver et de le savoir, c'est préjuger toute question sous prétexte de supprimer toute question, c'est admettre par une anticipation arbitraire qu'il n'y a ni réalité ni vérité*¹⁷.

De ce choix on peut donc dire : *sa doctrine, c'est de n'en point avoir; et c'en est une*¹⁸. Pour *subtiliser* le sujet comme l'objet en passant sans cesse de l'un à l'autre, pour se maintenir dans un *irréalisme*¹⁹ en restant à la superficie des choses, il faut en fait refuser *a priori* qu'il y ait une *vérité reconnaissable à l'homme, utile à l'harmonie sociale comme à la vie de*

*chacun*²⁰. Or, voulant ne rien vouloir sérieusement, voulant tout essayer et ne pas majorer une opinion plutôt qu'une autre, l'homme post-moderne ne peut pas ne pas vouloir quelque chose d'absolu : si tout était également insignifiant, il n'y aurait point de conscience. Car Blondel fait remarquer que la conscience même d'une relativité universelle et mouvante implique un référent : peut-on *connaître une relation en tant que telle sans connaître les termes qu'elle est censée unir*²¹ ? Sur le plan du désir comme sur celui de la connaissance, sujet et objet prennent consistance dans les rapports qui les unissent, mais en fonction d'un troisième terme qui les domine. S'imaginer dissoudre la question du sens dans une pluralité indéfinie de sens possibles, c'est rester prisonnier d'une vision théorique et abstraite qui absolutise les relations phénoménales, comme si elles pouvaient exister seules.

Au contraire, souligne Blondel, *il y a autre chose que cache et que manifeste à la fois cet ordre immanent des phénomènes où l'on prétend se réfugier, s'amuser, se suicider métaphysiquement*²². Dès lors, de deux choses l'une : ou bien l'on accepte la possibilité de l'existence d'une vérité supérieure aux phénomènes; ou bien l'on vit comme si elle n'existait pas, mais sans la supprimer pour autant, car alors, souligne Blondel, on s'en prive en voulant se priver de rien et l'on prend tout pour soi, *hors la vérité qui est*²³. Ainsi, le refus de toute vérité se double d'un *amour de soi qu'aucun artifice ne détruit*²⁴. Dans le même acte, on prétend ne rien vouloir et l'on se veut soi-même : *Sous l'indifférence la plus soutenue et dans le doute le plus subtil, il y a une doctrine arrêtée, il y a une résolution positive, il y a le vouloir de soi*²⁵.

Il est donc impossible de vivre comme si le problème métaphysique n'existait pas ou comme s'il conduisait à une pluralité indéfinie de solutions indifférenciées. On peut le dire, et même, en un sens, le vouloir. Mais prétendre esquiver la question métaphysique du sens de la vie, c'est, en fait et en réalité, la poser en manifestant notre soif profonde d'être. L'abstention métaphysique est concrètement impossible dans le réel de l'existence humaine : *sous prétexte*

*de ne poser aucun idéal supérieur, conclut Blondel, on se fait une idole toujours décevante; et l'on vérifie involontairement la loi inscrite au fond de la nature humaine : l'homme cherche inévitablement à dépasser l'ordre empirique et à se dépasser lui-même*²⁶.

Ce résultat paraît mince. Sa portée est immense. Ce premier acquis fait entrevoir que *l'homme passe l'homme* et que, peut-être, *nulle enceinte ne peut le murer*²⁷. Il invite à chercher jusqu'où peut aller ce désir qui pousse l'homme, en examinant méthodiquement toutes les réponses possibles à la question du sens de la vie, sans rien accepter *a priori*. Tout ce qui peut être voulu doit donc faire l'objet d'une *critique de la vie* : de la possibilité d'une annihilation volontaire du vouloir-vivre jusqu'à l'hypothèse d'une union de la volonté humaine à la volonté divine, en passant par les conquêtes des sciences positives et des sciences humaines, par la mise en question de l'existence de la liberté, par les manifestations de l'effort individuel et de l'action sociale, par les expressions de l'éthique idéale et du sens du sacré, enfin par l'interrogation sur l'existence de Dieu. Dans *L'Action* de 1893 comme dans la *Trilogie* finale, la métaphysique a donc finalement pour tâches de suivre l'élan de l'esprit, de critiquer les idoles de l'entendement abstrait et de montrer toutes les implications de l'alternative ultime, exprimée en ces termes expressifs : *L'homme aspire à faire le dieu*, il lui faut donc choisir : *être dieu sans Dieu et contre Dieu* ou *être dieu par Dieu et avec Dieu*²⁸.

Il ne nous appartient pas ici de retracer ce que Jean Ladrière a appelé *l'exode de l'action*. Soulignons seulement pour finir que Blondel nous propose ainsi une métaphysique concrète fondée dans l'élan spirituel de l'homme. De ce point de vue, la métaphysique est un fait vivant, universel et consubstantiel à l'humain : *La métaphysique*, écrit-il dans un article important pour ce sujet, *peut donc être considérée comme un besoin normal, comme l'aveu d'un au-delà et d'un élan irrésistible vers un ordre qui paraît procéder de tous les efforts humains, parce qu'en effet ils ne peuvent tendre que vers ce qui les aimante*²⁹.

Pour Blondel, l'histoire de la philosophie montre d'ailleurs que l'interrogation métaphysique ne s'est pas déployée par déduction à partir d'un système abstrait mais par réflexion sur cet élan spirituel concret de l'homme, afin d'en dégager toutes les implications : *Aussi bien le caractère le plus distinctif de la métaphysique est-il encore la désignation d'une transcendance (...) Faire de la métaphysique, c'est, peut-on dire, chercher à déterminer toutes les conditions de la connaissance de l'univers en fonction de soi, et de soi en fonction de l'Absolu transcendant*³⁰.

Tournant ainsi le regard de l'homme vers sa finalité, la métaphysique ne construit pas un système imposant à la raison – à juste titre jalouse de son autonomie – un ordre arbitraire inspiré d'une idéologie ou d'une religion positive. Bien au contraire, souligne Blondel, en reliant les diverses dimensions de l'existence et du savoir aux *fins suprêmes de notre pensée et de notre action*³¹, elle libère l'esprit du scepticisme comme de toute entrave réductionniste et de toute aliénation : *Exigée à la fois par les faits et par ce qui explique les faits – car c'est même chose de comprendre et de rendre raison –, la métaphysique offre une double garantie d'efficience et de finalité. Elle est proprement l'impossibilité de tout réduire et de tout niveler, puisqu'aussi bien l'intelligibilité est refoulée par l'esprit lui-même jusqu'au terme*³².

Recherche méthodique et jamais assouvie du sens, une telle métaphysique est *concrète* au sens littéral du terme³³ : elle suit pas à pas la *réalisation* des êtres, selon un ordonnancement universel dans lequel chaque singulier a une place à trouver et une histoire à accomplir. Blondel donne donc à la métaphysique ce mot d'ordre : *Voir chaque singulier « sub specie totius » et voir « totum », « sub fine singuli »*³⁴. Loin de se satisfaire de constructions dialectiques, une telle quête implique l'unité de la pensée et de la vie. Elle sait aussi qu'elle n'est jamais achevée. A la suite de Platon et de saint Augustin, Blondel nous lance cet appel : *cherchons comme ayant trouvé et devant trouver encore; mais trouvons comme ayant à chercher toujours et à nous réaliser à l'infini*³⁵.

-
- 1 . Cité dans Claude Bruaire, *Pour la métaphysique*, Fayard, Paris, 1980, p. 2.
 - 2 . Cf. Maurizio Malaguti, *Pour la liberté de l'intelligence*, dans Maurizio Malaguti (ed.), *Prismi di Verità*, Città Nuova, Roma, 1997, p. 30-36; 38.
 - 3 . *L'Action*, t. II, Alcan, Paris, 1937, p. 40.
 - 4 . *Op. Cit.*, p. 39.
 - 5 . Cf. Neil Postman, *Se distraire à en mourir*, Flammarion, Paris, 1986.
 - 6 . Cf. Gianni Vattimo, *La fin de la modernité. Nihilisme et herméneutique dans la culture post-moderne*, trad. Ch. Alunni, Seuil, Paris, 1987.
 - 7 . Voir cependant : Michel Onfray, *Cynismes*, Grasset, Paris, 1990 ; *L'art de jouir*, Grasset, Paris, 1991.
 - 8 . Cf. John Verhaar, *Quel sens au postmodernisme ?*, *Études*, Paris, mars 1994, p. 367-373.
 - 9 . *Du primat de la démocratie sur la philosophie*, dans *La sécularisation de la pensée*, sous la dir. de Gianni Vattimo, trad. Ch. Alunni, Seuil, Paris, 1988, p. 53-54.
 - 10 . Cf. *De l'esprit de conquête et d'usurpation*, cité dans Thomas de Koninck, *De la dignité humaine*, P.U.F., Paris, 1995, p. 1-3.
 - 11 . Cf. *Études Blondéliennes*, t. I, P.U.F., Paris, 1950, p. 11.
 - 12 . *L'Action*, t. II, p. 422, Excursus 3.
 - 13 . *Op. Cit.*, p. 46.
 - 14 . *Op. Cit.*, p. 52-53.
 - 15 . *Op. Cit.*, p. 42.
 - 16 . *Op. Cit.*, p. 47.
 - 17 . *Op. Cit.*, p. 48-49.
 - 18 . *Op. Cit.*, p. 52.
 - 19 . *Ibidem*.
 - 20 . *Op. Cit.*, p. 50.
 - 21 . *La Pensée*, t. I, P.U.F., Paris, 1948², Excursus 2, p. 207.
 - 22 . *L'Action*, t. II, p. 50.
 - 23 . *Op. Cit.*, p. 49.
 - 24 . *Op. Cit.*, p. 53.
 - 25 . *Op. Cit.*, p. 54.
 - 26 . *Esquisse d'une reprise de L'Action*, dans *Études Blondéliennes*, t. I, p. 37.
 - 27 . Cf. *L'Action*, t. I, p. 156.
 - 28 . *L'Action* (1893), p. 356.
 - 29 . *La métaphysique comme science de l'au-delà intérieur et supérieur à la nature comme au sujet*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, T. 52, juil. -oct. 1947, p. 196.
 - 30 . *Art. Cit.*, p. 200.
 - 31 . *Art. Cit.*, p. 196.
 - 32 . *Art. Cit.*, p. 196-197.
 - 33 . En latin, *concretio* signifie union en voie de réalisation de plusieurs réalités, processus de croissance et d'unification d'un être singulier par un *cum-crescere*, un « pousser avec » d'autres.

34 . Note inédite sur *La Pensée*, manuscrit au Centre d'Archives Maurice Blondel, Institut Supérieur de Philosophie, Louvain-La-Neuve (Belgique), f° 4332.

35 . *L'Etre et les êtres*, Alcan, Paris, 1935, p. 12.